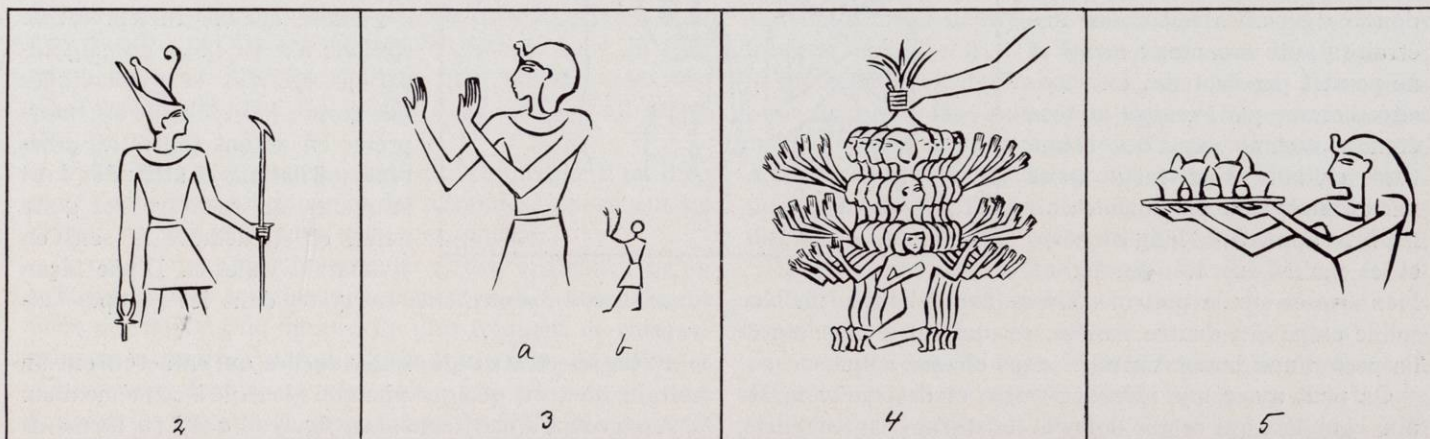


LES GESTES RITUELS DANS L'ANCIENNE ÉGYPTE

Il est probable que dans l'enfance de l'humanité on s'est d'abord exprimé par des gestes, et que ces gestes communicatifs ont plus d'ancienneté même que la parole articulée. Par suite, l'art des mouvements expressifs et rythmiques doit être encore plus ancien que le reste des beaux-arts. Comme art et religion se sont développés parallèlement et ont toujours gardé les rapports les plus intimes, on peut conclure que les premiers rites qui aient jamais existé furent une stylisation symbolique, et des gestes manuels : mudras, et de ceux du corps entier : les danses. Malheureusement, ni documents ni traditions n'ont rien conservé de ces deux formes de rites chez les peuples primitifs, ou, du

cause n'avait rien à voir avec les qualités morales de l'âme. Avoir mal employé sa vie terrestre était bien moins important que d'avoir appris par cœur assez de formules magiques pour faire ouvrir la porte du ciel.

Les Égyptiens étaient matérialistes au point de faire dépendre la survivance de l'âme de la conservation du corps. Il est à supposer qu'en un tel état de choses, combinées avec leur esclavage des formes conventionnelles et stylisées, leurs rites de magie et d'incantation, de gestes et de danses ont dû atteindre un haut degré de développement. On ne connaît point de papyrus qui traitent directement ce sujet ou qui expliquent le symbolisme des gestes. Le seul moyen



moins, très peu de chose. De nos jours des systèmes compliqués de mudras existent chez les bouddhistes au Tibet, au Japon et surtout à Bali, chaque mudra accompagnant une mantra murmurée ou chantée qui doit créer ou mettre en mouvement des forces magiques avec buts divers¹.

Depuis des temps préhistoriques, la tradition a conservé aussi chez certaines tribus africaines, comme les Bicharis et les Abubdes, peuples voisins de l'Égypte, des systèmes de gestes magiques et d'incantations, qui sont pratiqués encore aujourd'hui. Nous ne savons pas si les gestes rituels de ces tribus ont été hérités des anciens Égyptiens, s'ils dérivent d'une origine commune, ou bien s'ils ont surgi indépendamment. En Égypte le christianisme et surtout l'Islam ont empêché toutes les traces de ces formes de cultes anciens de survivre jusqu'aux temps modernes.

Les Égyptiens anciens n'étaient point des philosophes. La morale non plus ne jouait pas un grand rôle dans leur religion : si l'âme d'un mort, quand elle était pesée dans l'enfer, était jugée trop légère pour entrer au paradis, la

d'approcher la vérité est d'examiner leur art : statues, reliefs, peintures murales, illustrations des papyrus. Malheureusement ce qui nous reste maintenant de ces trésors n'est qu'une partie infinitésimale, comparée à ce qui a pu être, pendant des milliers d'années, détruit par les maraudeurs des tombeaux et des temples au milieu de ce peuple dépourvu de piété et de respect. Dès les débuts ce furent les prêtres qui inaugurèrent le pillage des tombeaux, la nuit même où la sépulture avait eu lieu. Ce pillage est devenu en Égypte une espèce d'institution, comme une sorte de tradition qui a été fidèlement maintenue à travers les siècles. Il y a peu de temps que les représentants européens de la science ont introduit quelque ordre dans cet état de choses pour tâcher de sauver les restes. Ce qui pourtant ne fut pas facile, surtout après que l'Égypte eut son autonomie les hommes de science eurent à lutter continuellement contre les traditions de maraude enracinées dans le peuple.

En parcourant le long du Nil les nécropoles, au style varié, datant de dynasties diverses — Sakkara, Memphis, Ben-Hassan, Tel-el-Amarna, Assiut, Abydos, Denderah et surtout Luxor, l'ancienne Thèbes, le plus riche trésor des archéologues, — on retrouve par milliers les mêmes poses et les mêmes gestes stylisés d'après des règles sévèrement conventionnelles. Si, d'après ces images, l'on tâche d'avoir une idée des gestes rituels (à l'encontre de l'art aux Indes), il est impossible de distinguer ce qui est du rituel proprement

Je profite de l'occasion pour exprimer ma reconnaissance à Monsieur G. Foucart, en 1926 chef de l'Institut Français d'Archéologie en Égypte, qui m'a facilité mes études en Égypte par son aimable accueil, en me donnant les recommandations et tous renseignements utiles, ainsi que la permission de visiter les fouilles et les monuments qui n'étaient pas ouverts au public. (T. de K.)

1. Cf. le livre de l'auteur, *Mudras*, publié en 1924 chez Kegan Paul à Londres.

dit, de ce qui est simplement du conventionnel. De même qu'il est impossible de distinguer jusqu'à quel point les répétitions infinies de certains gestes et de certaines poses sont à attribuer au conventionalisme de l'art ou à celui de la vie réelle. Dans certains cas on peut le découvrir en comparant les mêmes attitudes représentées par les statues, les bas-reliefs et les peintures murales et, en ce qui concerne les deux derniers moyens, en comparant les figures de face et de profil, où la technique différente donne naissance à une stylisation différente des mouvements : dans leurs statues, en granit ou en calcaire des rochers du désert, les Égyptiens n'ont pas pu ou n'ont pas osé, comme les Grecs, s'affranchir du bloc massif pour ciseler bras et jambes, nettement détachés dans l'espace. Dans la sculpture en pierre des Égyptiens, le bloc reste massif et les détails forment plutôt comme des reliefs dans ce bloc. Ce fait donne une étroite limite aux mouvements et ne permet pas de telles excentricités comme par exemple un bras étendu, comme dans des sculptures en bois. Une statue assise par exemple doit forcément tenir les bras appuyés le long du corps et les mains sur les genoux ou bien croisés sur la poitrine. Un animal debout a un bloc solide entre ses quatre jambes, ce qui lui donne plutôt l'aspect d'une jambe en relief dans chaque coin.

On peut avoir une idée des gestes et des mouvements plus complète que ce que donnent les statues par les reliefs, qui permettent d'étendre les extrémités. Ce sont en général des « reliefs en creux », c'est-à-dire des figures ciselées, enfoncées dans la surface des murs ou des colonnes, de sorte que l'artiste n'a pas eu besoin d'enlever tout le fond dans cette matière très dure pour faire ressortir les figures.

Pour les études comparatives, en tâchant de trouver le symbole ou le sens des gestes différents, j'ai noté dans diverses places et en diverses techniques les mêmes motifs connus, comme par exemple : des rois, princes ou prêtres présentant leurs offrandes aux dieux ainsi que les prières, avec danses et cérémonies qui s'y rattachent ; ensuite tels motifs comme couronnement, mariage, adoption, fondation

ou inauguration d'un nouveau temple, élévation à un rang plus haut, présentation d'un messenger ou d'une ambassade, bénédiction, félicitation, etc. Contrairement à certains peuples de l'Extrême-Orient, où les gestes rituels appartenant au culte se distinguent des mouvements profanes, chez les Égyptiens il n'y avait pas — comme il est mentionné plus haut — de telles limites entre le rite et l'étiquette. Les mêmes gestes que le prêtre devait exécuter en approchant d'un dieu avec des offrandes ou en adoration, furent réclamés aussi par les pharaons pour être exécutés devant leurs personnes ou leurs statues, quand eux-mêmes s'identifiaient avec quelque dieu ou faisaient faire leurs statues comme Osiris ou Ammon, dans les attitudes et avec les attributs de ces dieux.

Cela devenait étiquette de cour qu'un pharaon fut approché de la même manière qu'on s'approche d'une divinité.

Comme aucune interprétation spéciale n'a été faite des significations secrètes et symboliques des gestes, j'ai tâché de les interpréter en notant toutes les différentes situations et attitudes dans lesquelles on retrouve tel geste défini et en déduire le sens en comparant celles-ci. D'une façon

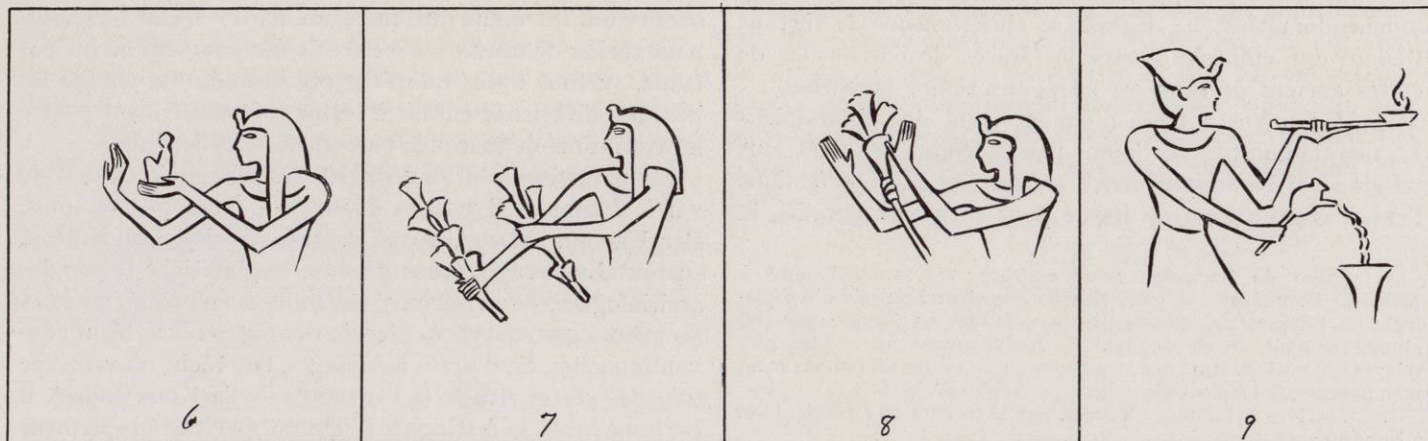
sommaire, on peut classer les gestes dans les groupes suivants :

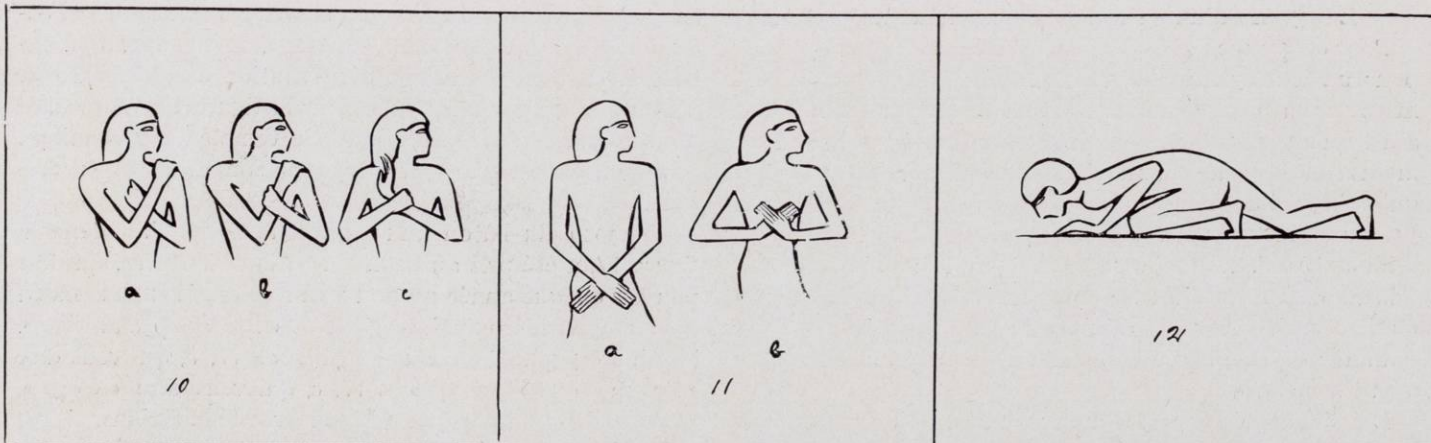
1° Gestes et attitudes individuelles qui caractérisent un certain dieu ou quelque pharaon identifié à ce même dieu.

A ce groupe appartiennent les figures 1 *a* et *b* ; *a*, les mains croisées sur la poitrine, ce qui caractérise Osiris, et qu'on trouve aussi à des statues de roi, sur des cercueils de momies et des sarcophages ; *b*, le même geste en profil, caractérise les dieux Osiris, Ptah et Konsu. Le fait que ce qui doit en réalité représenter la même pose est rendu différemment de face et de profil dépend de la façon propre aux Égyptiens de styliser et d'interpréter la perspective.

2° Gestes appartenant aux dieux en général, quand ils reçoivent offrandes et adoration, et aussi aux pharaons, à l'occasion de cérémonies quand ils s'identifient avec les dieux.

La figure 2 en donne un exemple : une main tenant le





sceptre de souverain, l'autre tenant le « ankh » symbolisant la clé de la vie. (Sa forme stylisée provient d'un nœud magique, noué avec une sorte d'herbe dure). Le ankh est souvent tenu aussi avec le bras horizontalement étendu. Comme par exemple, quand un dieu le tient sous le nez d'un être humain qu'il vient de modeler dans la boue du Nil ; ce qui rappelle l'histoire d'Adam, que Jehovah créa avec du limon, après quoi il « souffla dans son nez un esprit vivant ».

3° Gestes appartenant à celui qui s'approche d'un dieu pour l'adorer ou lui apporter des offrandes, que ce soit un prince, un prêtre ou tout autre personnage.

A ce groupe appartiennent les gestes ordinaires qu'on voit sur et dans tous les monuments, répétés indéfiniment dans des milliers de figures. Le plus fréquent de tous est celui de la figure 3, a, qui signifie toute sorte de prières et d'adoration depuis les révérences du pharaon devant Ammon-Ra jusqu'à la supplication de grâce des ennemis vaincus et des prisonniers de guerre, quand le pharaon lui-même, de ses mains princières, les abat en masse à coups de massue (figure 4). Le même geste est aussi le hiéroglyphe pour « louer », « glorifier » (figure 3, b).

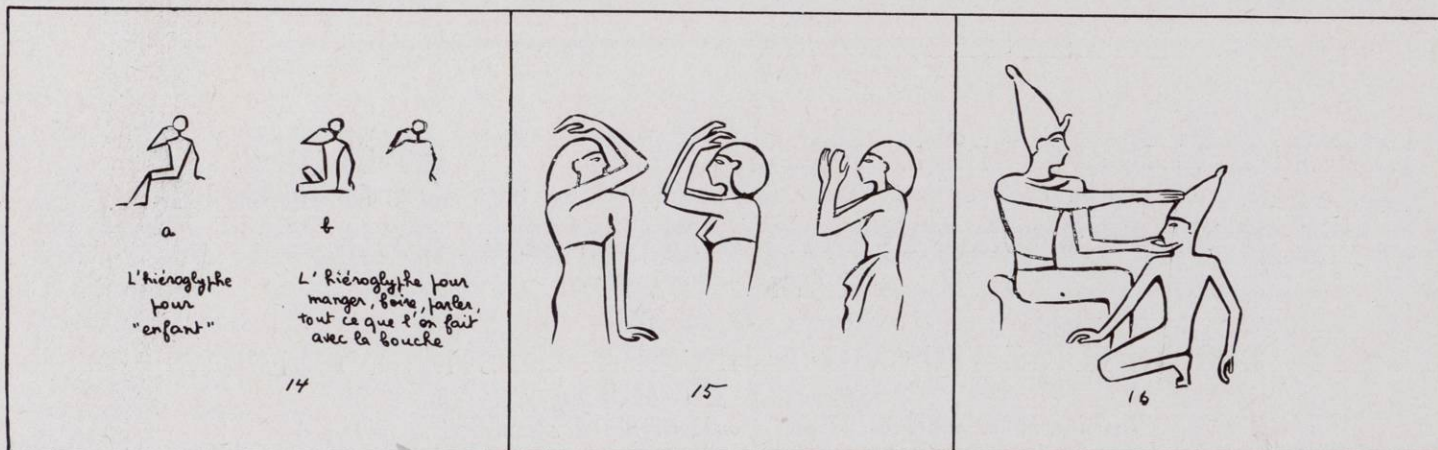
Il est à observer que souvent les figures ont ou deux mains droites ou deux mains gauches, plus rarement une main droite et une main gauche.

4° Les danses de temple, comme par exemple la danse d'Osiris, qui symbolisait la course des étoiles dans l'espace. L'autel était au milieu du temple et représentait le soleil. Les danseurs représentaient les divers signes du zodiaque. les sept planètes et leurs constellations qui évoluaient

autour du soleil. Ensuite d'autres gestes appartenant au service du temple, comme la bénédiction, l'inauguration, la purification et la manipulation des différents objets du culte, ainsi l'encensoir, l'eau bénite, l'onction, le bois de sacrifice à forme de rame, le « ankh », etc. Le geste le plus fréquent après celui de la figure 3 est celui de la figure 5, la représentation d'offrandes sur un plateau. Dans cette pose ainsi que dans celle de la figure 3, les mains étaient en réalité tenues l'une à côté de l'autre. Il dépend de la stylisation égyptienne des profils qu'elles semblent étendues l'une devant l'autre. Les figures 6, 7, 8 montrent les différentes manières de présenter des offrandes aux dieux.

Il appartient aussi à la stylisation ou synthèse de représenter des actions qui en réalité furent exécutées successivement comme si elles se passaient en même temps. Comme par exemple dans la figure 9 (très fréquemment répétée) : un prêtre qui, d'une main, manipule l'encensoir et de l'autre l'aspersoir. Quelquefois l'autre main tient même trois aspersoirs, dont deux planent alors dans l'air. En réalité le prêtre exécutait d'abord l'une des actions et puis l'autre, et il présentait les aspersoirs un à un.

En voyant de longues frises de la même figure, sans cesse répétée, — le dieu et l'officiant alternant — on se demande pourquoi celui-ci n'aurait pu avoir une fonction différente chaque fois que sa figure est représentée, tandis que les différentes fonctions ont été jointes dans la même figure stylisée et celle-ci répétée exactement. C'était pourtant là un travail fait à la main. L'explication est que quelque grand artiste a composé un seul modèle, qui ensuite a été copié et recopié à l'infini par des sculpteurs moins importants.



L'hiéroglyphe pour "enfant"

L'hiéroglyphe pour manger, boire, parler, tout ce que l'on fait avec la bouche

5° Les gestes d'un subalterne approchant un supérieur.

Pour ce groupe l'attitude la plus fréquente (par exemple pour un jeune prince devant son père) est de poser une main sur sa propre épaule. La pose de l'autre main varie, ainsi qu'on le voit dans les figures 10, *a*, *b*, *c*. Quand les mains sont croisées comme dans figure 11, *b*, cela veut dire qu'il s'agit d'un domestique ; dans certains cas aussi d'un fils ou d'une fille du personnage dominateur. Un geste d'humilité à l'extrême se voit à la figure 12 ; un homme qui, flairant comme un chien, rampe par terre, le long du chemin où son supérieur vient de passer ; acte de politesse ainsi nommé : « qu'il respire le parfum de la terre où son maître a mis le pied. »

Les enfants, même les nouveau-nés, sont représentés avec les mêmes formes et proportions que les adultes, mais

tués, appartenant à l'étiquette, comme par exemple, à l'occasion d'un couronnement, mariage, bienvenue, félicitation, hommage, protection, présentation de cadeaux, etc.

Dans ce groupe on peut classer la figure 16, reproduite d'après une stèle tombée dans le temple de Karnak et représentant un pharaon désignant son fils pour successeur.

Le motif du bâton aux nombreuses branches dans la figure 17, a été pris au tronc du palmier à dattes, qui fait pousser chaque année un nouveau rejeton. Le même motif est aussi un hiéroglyphe signifiant « beaucoup d'années ». Des hiéroglyphes sont aussi figurés en 17, *b*, qui veut dire « des millions d'années » et 17, *c*, qui veut dire « éloge », « applaude », employé en relation avec félicitations.

Un homme posant sa main sur l'épaule d'un autre



ont pour caractéristique l'index dans la bouche (figure 13). Le même motif se répète dans le hiéroglyphe pour « enfant », ainsi que dans le sens de « fils ou de fille » de la figure 14, *a*, qu'il ne faut pas confondre avec le hiéroglyphe pour manger, boire, parler, tout ce qu'on fait avec la bouche (figure 14, *b*). Ces deux hiéroglyphes représentent une personne ayant son doigt dans la bouche ; c'est la pose du corps qui distingue l'un de l'autre.

6° Gestes de pleureuses et de deuil, appartenant au culte des morts.

Ce sont les gestes qui caractérisent les pleureuses professionnelles et le deuil en général (figure 15, *a* et *b*) ; *c* signifie chagrin à cause de la mort d'un parent.

7° D'autres gestes plus ou moins religieusement accen-

signifie « bienvenue ». Un bras élevé veut dire « bénédiction ». La figure 18 montre un geste qui, avec de petites variations, est employé pour la fondation d'un nouveau temple.

Dans presque tous les gestes rituels ou cérémoniaux, la main est tenue comme une coupe ou étendue avec les doigts parallèles et immobiles. Il est très rare que les mouvements des doigts jouent quelque rôle.

En étudiant les images des tombeaux et des temples, si on pouvait apprendre à interpréter le langage mystérieux et symbolique de tous les différents gestes comme on a appris à interpréter les hiéroglyphes, nous aurions des lumières sur un côté nouveau du culte des anciens Égyptiens.

TYRA DE KLEEN.

L'INFORMATION RAPIDE DE LA PRESSE

19, Rue Cail. Paris (10°)

“ LIT TOUT ”

21, Boulevard Montmartre. Paris (2°)

L'ARGUS SUISSE ET INTERNATIONAL DE LA PRESSE S. A.

23, Rue du Rhône. Genève

ET LE

BUREAU FÜR ZEITUNGS-AUSSCHNITTE S. GERSTMANN'S VERLAG

Dornbergstr. 7. Berlin W 10

fournissent les coupures de presse aux Archives Internationales de la Danse